

Le Serment

Annie Brassart

Le Serment

3
Chez Hélène

Un feu crépitait dans la cheminée lorsqu'ils arrivèrent chez Hélène et Antoine.

La chaleur des flammes fut bien accueillie après ce temps passé dans la grisaille humide de ce mois de mars.

Une table avait été dressée, on l'avait recouverte d'une nappe blanche brodée aux initiales d'Adèle, réalisée par elle-même au temps où ses doigts agiles pouvaient encore tenir une aiguille.

Une quantité impressionnante de mini sandwiches et de madeleines avait été disposée savamment dans les plus beaux plats en porcelaine du service hérité de l'aïeule.

Betty et Alex avaient installé dans l'arrière-cuisine quelques jouets pour la petite Lily-Rose afin qu'elle puisse s'occuper et éviter les conversations tristes qui ne manqueraient pas de se tenir.

La petite s'empressa de récupérer sa poupée corolle et joua à la bercer dans son petit lit en lui racontant des histoires.

— Prendras-tu du café, Marguerite ? Ou préfères-tu un jus de fruits ?

Hélène s'affairait, passait d'une personne à l'autre, ayant besoin de bouger et de se rendre utile, et permettre à son esprit de se libérer un peu des événements récents.

— Un bon café pour me réchauffer, répondit l'intéressée. Merci Hélène.

De petits groupes se formaient, on évoquait des souvenirs, on esquissait des sourires à l'évocation d'une anecdote avec Mémé.

— Servez-vous en madeleines, proposait Hélène, faites maison bien sûr.

Cela aurait été une offense à la mémoire d'Adèle d'acheter des madeleines, elle qui les réalisait moelleuses et dorées à souhait, dignes de celles de Proust.

Chacun put boire et manger à souhait. Le temps passait. Les amis de Mémé remercièrent et retournèrent vers leur domicile avant qu'il ne fasse noir.

Il resta les proches. La famille, ainsi que tonton Franck et sa tribu. Les parents de Paul échangeaient avec l'un ou l'autre et apportaient quelques paroles de réconfort.

L'émotion de cette journée refit surface.

Hélène ressentit le poids de l'absence et ses yeux s'embuèrent.

C'est alors que la petite Lily-Rose entra dans la pièce, tenant serrée sa poupée, et elle interrogea sa mère, sur la raison qui faisait pleurer sa mamie.

— Pourquoi Mamie pleure ?

Lucie la prit dans ses bras, plaqua un baiser sur sa joue, et pour la rassurer, lui expliqua :

— Tu sais, ma puce, parfois les grands ont de la peine, et le fait de pleurer leur permet de se sentir mieux. Cela les soulage.

— Pourquoi Mamie a de la peine ?

— Tu sais bien, sa Maman est partie au Ciel. Et elle ne la reverra plus. On en a parlé tout à l'heure.

— Mais tu m'as dit qu'elle allait retrouver au Ciel toutes les âmes qu'elle avait aimées. Elle devrait être bien contente.

— Oui, c'est vrai. Et cela nous console. On pleure juste un peu tu sais.

La petite entoura le cou de sa mère de ses petits bras, et en se collant à elle, lui glissa dans l'oreille :

— Je ne veux pas que toi, tu ailles retrouver les bonnes âmes. Je veux que tu restes avec moi.

Lucie sentit les larmes monter.

— Il n'en est pas question, petit cœur. Toi, ton papa, et moi, on reste ensemble.

Franck et Sylvie sortirent dans le jardin et se mirent en quête de leurs enfants, qui avaient demandé à utiliser la balançoire.

Adrien et Clotilde, revinrent au premier rappel, les joues rouges, les mains glacées, et les vêtements mouillés.

Ils prirent congé, après avoir encore assuré de leur soutien toute la famille endeuillée.

Les proches s'attardèrent jusque tard dans l'après-midi. Adèle était au centre des conversations, on commentait le discours du prêtre, qui était assez fidèle à l'image de sa vie.

Lucie déclara qu'en fait, elle ne connaissait de sa grand-mère que ce qui en avait émergé dans sa vie d'adulte. Son altruisme, ses actions bénévoles, la charité toujours au cœur de ses pensées, étaient bien connus de tous.

Et hélas, on se rappelait tous cette dernière et très difficile période où, à la suite d'examens médicaux, on avait diagnostiqué la maladie d'Alzheimer. Adèle avait été prise en charge par sa fille, et dès lors, le quotidien passa de difficile à très compliqué, puis à un enfer.

Cela dura deux ans.

Hélène et Antoine avaient mis leur propre vie entre parenthèses pour donner à Adèle l'attention, le soin et le dévouement nécessaires pour adoucir son quotidien.

Cela avait émoussé très souvent leur patience, ils dormaient mal en se demandant ce qui pourrait arriver. Mais ils avaient mené ce combat ensemble et ne le regrettaient pas.

Adèle avait été entourée des siens jusqu'à son dernier souffle.

Cependant, qui était Adèle auparavant ?

Quelle jeunesse avait-elle connue ?

Avait-elle un caractère heureux ?

Hélène soupira, et évoqua quelques événements dont elle avait connaissance concernant l'enfance de sa Maman.

— Ma mère n'aimait pas beaucoup parler de son enfance, qui a été marquée de nombreux traumatismes. Je sais qu'elle était la fille cadette de Sidonie et Henri Mangin, mes grands-parents. Les pauvres ont eu quatre enfants, dont trois morts bien jeunes.

Lucie réagit aussitôt :

— Trois enfants morts ???

— Jules et Basile étaient jumeaux et sont morts du typhus je crois, alors qu'ils étaient prisonniers de guerre. Ma grand-mère était déjà veuve lorsqu'elle a perdu ses deux garçons. Son chagrin a été incommensurable.

— Seigneur ! Je n'ose imaginer....

— Mais comme si cela ne suffisait pas, elle a également assisté au décès de sa première fille, Angèle, qui a fait une encéphalite à l'âge de onze ans. Adèle était la petite dernière, elle n'a pas connu son père et n'a gardé en mémoire que le visage marqué de douleur de sa propre mère.

— La pauvre ! Comme je comprends qu'elle n'ait pas eu envie d'évoquer de tels souvenirs !

— Oui, et cela ne l'a pas empêché de consacrer son énergie à faire le bien autour d'elle.

— J'imagine qu'entre Mémé Adèle et sa mère, la relation devait être très fusionnelle, étant donné qu'il ne lui restait plus que cette enfant vivante.

— Certainement oui, cependant pas à la façon dont tu l'entends. Mon aïeule chérissait sa fille sans nul doute, mais étant donné le mutisme de Sidonie, Adèle a dû apprendre à vivre dans le silence et à composer avec la situation marquée par les épreuves et la souffrance.

— Que veux-tu dire par « mutisme » ?

— Sidonie ne parlait pas.

— Comment cela ? Veux-tu dire qu'elle était muette ?

— C'est le mot que l'on emploie dans ce cas.

— Ciel ! J'ai eu une aïeule muette et je le découvre aujourd'hui ! Comment a-t-on pu me taire une telle information ? Elles ont vécu à deux et elles ne communiquaient pas ? Ou le faisaient-elles par gestes ?

— Oui, je suppose. Ma mère ne s'étalait pas vraiment sur ce sujet. On peut tout se dire sans parler, tu sais. Et Maman disait que dans sa tête, elle connaissait la voix de Sidonie, même si elle ne prononçait pas un mot.

— Mais toi, tu as connu ta grand-mère ?

— Oui, on passait lui rendre visite de temps en temps. Elle était assez fermée, semblait résignée dans son malheur, ne sortait pas. Elle s'était beaucoup isolée, comme si ayant perdu son mari et trois de ses enfants, elle en avait perdu le goût de vivre. Bien sûr, elle était heureuse à chacune de nos visites, mais elle ressentait rapidement une fatigue qui nous invitait poliment à nous retirer.

— Et tout ça sans prononcer un mot. Comme c'est étrange. Heureusement que cela n'est pas héréditaire. La vie peut réserver un sort bien cruel parfois. Pauvre Mémé Adèle ! Quelle enfance difficile aussi !

— Oui, je sais aussi qu'elle se faisait moquer à l'école, du fait que sa mère ne parlait pas.

— Je suis bien placée pour savoir qu'à l'école, les enfants peuvent être impitoyables entre eux, et bien cruels parfois. J'espère vraiment que là où elle est, elle trouve le repos éternel et qu'elle a rejoint ses parents et sa fratrie.

— Oui, je pense que c'est le cas.

Le Serment

Antoine et Paul avaient assisté à la scène sans prononcer un seul mot.

La petite Lily-Rose commençait à bâiller, la journée avait été longue, émotionnellement fatigante.

Lucie proposa à Hélène son aide pour débarrasser la grande table, mais celle-ci refusa et invita sa fille à regagner son domicile pour mettre au lit la petite fille.

Ce qu'ils firent.

Demain serait un autre jour. Et il faudrait reprendre le cours de sa vie.